

ÉDITORIAL

Entre 2002, date de publication du numéro n° 37 de *Recherches, Français et interdisciplinarité*, et aujourd'hui, l'injonction interdisciplinaire s'est faite plus aigüe, elle s'impose à l'enseignant de manière à la fois plus intense mais aussi parfois plus douloureuse. Dans l'éditorial du n° 37, le comité de rédaction revenait sur le caractère protéiforme de la discipline « français » et sur la difficulté, déjà ancienne à l'époque, de trouver une cohérence entre les différents champs qu'elle recouvre. Il revendiquait la volonté de s'emparer de certains dispositifs visant à encourager l'interdisciplinarité (comme les travaux personnels encadrés ou les itinéraires de découverte), mais aussi de promouvoir un travail interdisciplinaire volontaire et autonome, dont la logique viendrait des nécessités de l'apprentissage. Il s'interrogeait enfin sur les conditions nécessaires pour qu'ouvrir la discipline et la classe au monde extérieur permette aux élèves de progresser, dans une conception large de l'interdisciplinarité. Ces trois dimensions sont présentes dans ce nouveau numéro, mais il semble qu'un travail difficile soit devenu indispensable pour assurer leur articulation.

En quinze ans, en effet, le français, comme les autres disciplines, a connu des reconfigurations internes et des frottements externes importants : la mise en place du socle commun de connaissances et de compétences en 2005 puis du socle commun de connaissances, de compétences et de culture en 2015 ; l'évaluation par compétences qui en découle ; des contenus de formation insérés dans les programmes de toutes les disciplines (histoire des arts, numérique, éducation morale et civique) ; des dispositifs d'accompagnement transversaux (accompagnement personnalisé, études dirigées, etc.) ; des enseignements d'exploration pluridisciplinaires au lycée ; les croisements entre disciplines affichés dans les programmes de 2016 au collège et les enseignements pratiques interdisciplinaires ; les « éducations à », les « parcours », etc.

Les dérives liées à la mise en place forcée de ces dispositifs sont nombreuses : construction d'usines à gaz destinées à justifier sur le papier ce qu'on faisait déjà, projets vitrines où l'élève est oublié et dans lesquels les difficultés des apprenants sont esquivées, juxtaposition des savoirs, éclatement de la dynamique de classe, fatigue et découragement des enseignants, confusion des élèves.

Face à ces contraintes déroutantes, *Recherches* ne cède pourtant pas à la tentation de renoncer à tout projet interdisciplinaire, mais affirme d'autant plus la nécessité d'appréhender la complexité, de trouver des marges de liberté et de continuer à inventer, pour que l'interdisciplinarité que vivent les élèves, passant d'un savoir à l'autre, d'un cours à l'autre, d'une salle à l'autre, prenne du sens.

Le numéro explore ainsi les interdisciplinarités, au pluriel, pour essayer de transformer cette complexité en objet de travail, pour l'enseignant mais aussi pour l'élève (notamment dans une perspective interdidactique), ou en proposition que l'on peut prendre au sérieux afin d'enrichir la discipline de potentialités à exprimer (l'éducation artistique comme renforcement de dimensions impensées en français par exemple), plutôt que de la réduire à une somme de contraintes inhibantes. Si travailler avec des collègues d'autres disciplines ou des professionnels non enseignants ne va pas de soi, la confrontation à ces extérieurs de la discipline, lorsque les conditions d'une collaboration efficace sont réunies, peut aider l'enseignant à affermir son identité professionnelle et l'élève à comprendre les différentes attentes scolaires.

Le pluriel du titre du numéro renvoie d'ailleurs également à la diversité de ces conditions qui font qu'un même dispositif, comme les EPI, peut être ou non intéressant, montrant par là que l'efficacité d'un dispositif ne vient pas du dispositif lui-même, mais de l'espace qui est laissé à ceux qui le construisent et à ceux qui vont l'utiliser.

Il renvoie enfin à tous ces pas de côté interdisciplinaires choisis, ces vraies rencontres dont les murs d'une classe peuvent garder la trace et auxquels ce numéro est heureux de faire la part belle. Lorsqu'on fait travailler des élèves avec un graveur, quand ils rencontrent des migrants et expérimentent le journalisme, quand ils s'initient, avec des professionnels, au slam en français et que cette initiation est un tremplin pour apprendre l'anglais, ou quand des 6^e et des CM1 se présentent mutuellement leurs travaux, ce n'est pas pour faire semblant. Ce n'est pas parce que la vraie vie serait ailleurs et que l'école devrait se dissoudre dans un cadre qui tirerait sa légitimité de sa rupture avec le scolaire. Au contraire, il s'agit bien là d'élèves qui sont amenés, par des enseignants, dans des lieux, des activités, des rencontres qui seront autant d'occasions d'apprendre et de comprendre le monde.